

Action !

Frédérique Martin

Number 127, November 2010

Dilemme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61806ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martin, F. (2010). Action ! *Moebius*, (127), 49–58.

FRÉDÉRIQUE MARTIN

Action!

Luc avait décidé que sept heures serait le bon moment pour se pendre. Il s'était remémoré, non sans ironie, le vieil adage qui prétend que le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt. Mais sept heures, s'était-il ravisé illico, ce n'est pas non plus l'aube blême. Il avait choisi le lundi, parce que *le lundi au soleil, c'est une chose qu'on ne voit jamais*, alors que le dimanche lui rappelait trop les roses blanches et *tiens, ma jolie maman*. Et ça non, ce n'était pas possible, même pour un gars comme moi, avait-il ajouté mentalement.

La nuit précédente, il s'était endormi tardivement et le matin de l'échéance, il se réveilla en retard. Il en fut contrarié et y vit un mauvais présage. Hagar, les nerfs électrisés, il se dévisagea dans le miroir de la salle de bain. Après une inspection minutieuse, il résolut de ne pas se raser, de procéder à une toilette sommaire et de s'asperger de parfum. Il se masturba sans conviction, éjecta de même, la chair toujours aussi triste que la veille, les yeux rivés sur son double. Puis il avala deux cafés, debout face au parking de la résidence, comme un lundi ordinaire.

Il eut la tentation de poursuivre dans son élan, d'attraper ses clés et de sortir. Le souvenir des lettres postées le dimanche après-midi l'en empêcha. Mais il était incapable de déterminer qui le retenait de sa mère épouvantée ou de son patron éructant. La première recevrait un ramassis d'excuses et de plaintes mêlées, le second une litanie d'insultes – quand il buvait seul, Luc écrivait sans retenue. Il n'avait pas la force d'affronter les suites de ses inconséquences – hospitalisation, thérapie, licenciement – ni le ridicule qui entacherait son désespoir après le passage du facteur.

Jusqu'alors, ses résolutions morbides du week-end avaient trouvé leur apaisement dans de salutaires gueules de bois. Il se réveillait le lundi sous le coup de la migraine, vomissait pour la forme et passait la journée à se dorloter, soulagé malgré lui de s'en être sorti une fois encore. La semaine se passait tant bien que mal, puis le vendredi soir se profilait et avec lui, le cortège des idées noires. Il avait beau sortir, lire, courir, danser, aller au cinéma, ou toute autre activité, le dimanche restait une épreuve de haut niveau. *C'est aujourd'hui dimaaaaaaanche, tiens ma jolie maaaaaaan.*

Cette fois-ci, c'est la bonne, Luc sait qu'il ne peut plus reculer. Avec tout ça, il est presque neuf heures. Il éprouve la même pression intérieure que lors d'un rendez-vous auquel on est en retard alors qu'on souhaitait laisser une bonne impression. Il n'a pas beaucoup de préparatifs, c'est à la balustrade de la mezzanine qu'il va s'accrocher avec une solide rallonge électrique. Il boucle le fil, vérifie les nœuds, s'installe pour s'assurer qu'il a la bonne longueur, et oui, c'est bon, il peut s'asseoir, la corde au cou. Un copain flic lui a raconté qu'il y avait deux manières de se pendre, la bonne qui rompt la nuque instantanément, et la mauvaise, celle où on étouffe. Mais il ne lui a pas expliqué comment procéder, alors Luc a peur de souffrir. Mais il espère qu'en sautant, plutôt que se laisser tomber, l'élan devrait tout résoudre. Enfin, peut-être.

Son téléphone sonne et Luc sursaute. Durant ces quelques minutes, il s'était cru seul, il avait occulté le monde extérieur. Il consulte l'écran, ce n'est pas sa mère. Ni son patron. Il décroche.

— Bonjour, c'est Sonia de France Télévisions! C'est vous Luc, c'est bien ça?

— Heu... oui.

— Vous n'avez pas l'air très sûr.

Elle rit.

— Si, si, c'est moi. Luc. Je veux dire, c'est moi Luc.

— Parfait, Luc. Nous avons bien reçu votre email et nous sommes très intéressés par votre témoignage pour notre émission. Merci de l'attention que vous nous portez et de votre fidélité si j'en crois ce que vous m'écrivez—et pourquoi ne vous croirais-je pas, je vous le demande un

peu. Haha. Bon, si vous êtes toujours partant, nous aimerions vous rencontrer pour définir votre contribution. Nous envisageons de vous filmer chez vous, sur votre lieu de travail, enfin la totale quoi !

Elle rit à nouveau.

— Pour ça il nous faudra pas mal d'autorisations, de paperasses... bon la télé, c'est à la fois simple et compliqué. Mais on s'y fait vite, vous verrez. Vous êtes toujours là, Luc?

— Oui, oui.

— C'est parfait.

— ...

— Luc?

— Oui.

— Vous ne dites rien ?

— C'est-à-dire...

— Oui ?

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Eh bien, de notre émission du dimanche soir *Dites-nous tout* et de votre email en réponse à l'appel à témoin que nous avons passé. Ça va Luc ?

— Oui, non. Pardon, mais je ne me souviens pas.

— Vous ne vous souvenez pas ? Mais pourtant, votre message est long et détaillé.

— ...

— Oui ?

— C'est-à-dire... j'avais bu.

— Mmm... d'accord, dites-moi...

— Non, là, je ne peux pas. Je suis occupé.

— Nous pouvons quand même en discuter, ce que vous dévoilez est...

— Écoutez, je suis en train de me pendre. Je suis désolé. Une autre fois.

Et il raccroche. *Ce que je viens de dire est idiot et ce sont les derniers mots que j'adresse à quelqu'un!* Luc hésite, cette conversation l'a décontenancé. Il est bien loin des sept heures envisagées et des certitudes qui l'ont conduit jusqu'à la boîte postale. Cette femme l'a déconcentré avec sa jolie voix. *Elles ont toutes une jolie voix, on les choisit exprès.* Le téléphone sonne. Il décroche.

— Luc, Luc, Luc, ne raccrochez pas, ne raccrochez pas, c'est moi, c'est Sonia. Luc, vous êtes là, répondez ? Luc.

— Oui.

— Vous ne raccrochez pas Luc, vous m'entendez, vous ne ra-ccro-chez pas. Je vous in-ter-dis de raccrocher. Vous avez compris ?

— Oui.

— Bon.

Elle en reste sans voix. Il la relance :

— Qu'est ce que vous voulez ?

— Qu'est ce que je veux, qu'est ce que je veux ?

Hystérique, elle détache toutes les syllabes.

— Je veux que vous me disiez que vous arrêtez votre bordel. Je veux que vous restiez au téléphone, je veux que vous m'écoutiez et surtout, surtout, je veux que vous restiez tranquille. Dites-moi juste OK.

— OK.

— OK. Bien. Bon. On se calme, tout le monde se calme.

— Je suis calme.

— Oui, eh bien, moi non, hein ! Moi je ne suis pas calme, Luc, pas du tout calme. Hein ? Pas du tout, du tout.

— C'est à cause de moi ?

— Si c'est à cause de vous ?

— Arrêtez de tout répéter. Vous me déconcentrez.

— Tant mieux, tant mieux. C'est bien ça... Tenez, je vais vous dire comment je suis habillée.

— ...

— Petite jupe noire fendue, sexy. Léger chemisier blanc, escarpins vernis, bracelet de cheville, guêpière...

— Arrêtez, c'est n'importe quoi.

— Oui, ben...

— Comment vous êtes habillée en vrai ?

— Vous ne raccrochez pas si je vous le dis ?

— OK.

— Bon. Jean et pull, mais moulant le pull, quand même. Très. Et puis je suis blonde et mince.

— Yeux bleus ?

— Non. Marron. Ou noisette, comme vous voulez. Mais bleus, non.

Elle paraît désolée. Elle reprend :

— Luc, qu'est ce qu'on va faire ?

— Vous, je ne sais pas Sonia, mais moi, je vais raccrocher et terminer ce que j'ai commencé. Mais, ne soyez pas triste Sonia, c'était bien de vous parler. Merci.

Et il raccroche. Éteint le portable. Le jette sur le lit.

Assis sur la balustrade, le câble autour du cou, ses jambes pendent dans le vide. Il doit réfréner une brusque envie d'appeler sa mère, d'entendre sa voix une dernière fois. *Pas de sentimentalisme larmoyant!* Mais la dureté de la remontrance intérieure n'y peut rien. Il pleure. Tout semblait si évident la veille, tout aurait dû être si simple. Il y avait cru, avec naïveté. Alors c'était ça, le courage du suicidé, un moment d'inconscience? Et les autres, connaissaient-ils cette peur affreuse au dernier moment, ou était-ce juste lui qui n'était qu'un lâche et un indécis chronique? Luc n'imagine pas pouvoir faire ce mouvement qui décidera de tout, il lui semble au contraire qu'il adhère à la rambarde, intimement. *Comment, mais comment vais-je y arriver?* Quelque chose se dilate en lui, qui vient du ventre et sans doute même de plus loin, il ne sait pas, un cri qui pousse avec rage, qui veut sortir, se coince dans sa gorge, enfle, enfle et jaillit enfin, boursoufflé, ancestral : *Au secours!* Luc éructe à plusieurs reprises, bave aux lèvres, le cou gonflé, les veines palpitantes. L'appel se rétrécit, s'amenuise et finit par se taire. Silence.

Un sifflement suraigu persiste dans ses oreilles, Luc éprouve une sensation de vertige, ses poumons peinent à trouver l'air et il reconnaît sans peine les prémices d'une crise d'angoisse comme il a déjà dû en affronter des centaines. Le fil électrique lui paraît trop serré, il l'étouffe, mais Luc n'a pas un geste pour le retirer. Il pense à toutes ces nuits où il s'est débattu en vain, à tout ce qu'il a essayé pour *aller mieux*, à l'agacement de ses amis qui trouvent qu'il en fait trop, au chagrin de sa mère par moment, aux alarmes qui le terrassent quand il est seul, à cette douleur immense à laquelle il ne sait pas donner de nom, dont il ne trouve pas l'origine, seulement l'issue, dans une pirouette finale. Il veut mettre un terme à l'isolement fondamental, intrinsèque, qui le déchire, le lamine, le terrorise et dont il n'arrive pas à réduire l'emprise, une déréliction qui va au-delà de tout ce qu'il pourrait en dire, qu'il est impuissant à briser. Et par-dessus tout, il y a ce dégoût sans fin pour lui-même, chose misérable, inapte à la vie, cette chose qu'on ne peut que quitter, que laisser quand on la connaît. Il doit sauter, il le doit. Il se le doit. Sinon, il est condamné

à subir le mépris général et le sien en particulier – mais ça, ce n'est pas grave, il en a l'habitude – dans une errance insoutenable. Oui, mais comment faire, oh mon Dieu, comment faire ?

De son brouillard, Luc entend soudain des bruits, des cris, une cavalcade. On secoue sa porte, on cogne dessus à grands coups, et puis voilà qu'elle s'ouvre à la volée sur un homme en sueur qui se précipite à l'intérieur, suivi d'un autre dont le visage est partiellement masqué par la caméra qu'il tient à l'épaule. *J'ai pas fermé à clé*. Luc a l'esprit vide, c'est la seule pensée qu'il y trouve. Et elle tourne, tourne. *J'ai pas fermé à clé, j'ai pas fermé à clé*.

L'homme en sueur et celui de la caméra s'agitent comme des furieux. Et ils gueulent : Luc, Luc !

— Putain, dit l'homme en sueur qui vient de trébucher, il est où ?

— Je suis là, répond Luc.

Visage et caméra se lèvent en même temps.

— Nom de Dieu, beugle l'homme. Nom de Dieu, Dan tu l'as ? Dis, tu l'as ?

— Faudrait s'crever les roupettes pour le louper, répond la caméra.

— Arrête tes conneries, Dan.

— Toi, arrête. Fais ton taff, laisse-moi faire le mien, et les chochottes seront bien gardées, OK ?

Pendant un instant, Dan détourne son œil de la caméra pour affronter l'homme du regard. Ils semblent sur le point de se battre. Puis ça passe.

— Bon, Luc, reprend l'homme, moi c'est Victor. Vous me remettez ? Victor de l'émission *Dites-nous tout*.

Eh oui, maintenant qu'il le dit, Luc reconnaît le type en sueur. C'est bien le présentateur auquel il est censé avoir écrit. Sonia. *Merde, Sonia*. Luc hésite. Pourquoi pense-t-il ça exactement ? Est-ce que c'est *Merde, Sonia, de quoi tu te mêles*, ou *Merde Sonia, on peut compter sur toi* ?

— Pas de bêtise, Luc, on est là pour vous. Ne bougez pas, je vais monter.

— Non !

Là encore, Luc ne comprend pas la raison de son refus. Un principe, le non ? Une réaction conditionnée ? Il croit vivre le stéréotype d'une mauvaise série.

— D'accord, montez.

Victor paraît surpris, comme s'il avait demandé par politesse sans attendre une réponse favorable. Incertain, il se balance d'un pied sur l'autre, puis se reprend et en vrai professionnel se positionne au bas de l'escalier, face à la caméra :

— Nous allons rejoindre Luc.

— On fera les off en studio, Victor. J'ai pas de quoi tourner pendant des lustres. Avance!

Sans répondre, Victor grimpe en souplesse en laissant sa main caresser la rampe.

— Luc, soyez cool. Nous allons discuter, et tenter de trouver une solution. Vous êtes d'accord?

— Arrête de jouer le négociateur, c'est une scène qui a déjà été tournée cent fois.

— Dan...

— Oui?

— Ta gueule! Je vais passer à votre droite Luc, tandis que Dan restera à gauche. Ça vous va?

Tu nous cadres tous les deux, Dan.

— Impec. Action.

— Luc, grâce à votre appel à l'aide, nous sommes arrivés juste à temps pour vous...

— Non.

— Pardon?!

— Je ne vous ai pas appelé, c'est Sonia qui m'a contacté. Moi, je n'ai appelé personne.

Luc pense aux hurlements qu'il a poussés plus tôt. Il frissonne. Quelqu'un l'aurait-il entendu brailler comme un gamin, quelqu'un a-t-il été le témoin de sa débandade?

— Vous nous avez quand même écrit.

— Il paraît.

Victor se cale sur la rambarde avec une nonchalance étudiée. Dan tourne. Ils sont si proches que Luc sent la chaleur de leurs corps. Ils l'encadrent et il s'attend à chaque instant à ce qu'ils lui sautent dessus pour le maîtriser. *Promis, je ne résisterai pas.* La scène est irréelle. *Dans quel merdier je me suis fourré.* Mais sous la honte, la colère et le désespoir mêlés, il y a quelque chose de plus léger qui s'agite, le soulagement du lundi matin, l'apaisement de la gueule de bois. Si des milliers de gens le contemplaient dans cet état, peut-être quelque chose de bon pourrait-il sortir de tout ça? Il n'aurait plus besoin de se cacher s'il

trouvait des mains pour se tendre, comme ces deux hommes, comme Sonia avant eux.

Et justement, Victor approche ses doigts du visage de Luc. La vieille expression du cœur qui fait un bond dans la poitrine prend toute sa dimension, celui de Luc est en furie. Il ferme les yeux, une sorte de ferveur l'habite. Dans ce geste anodin, c'est un contact plus essentiel qui va se jouer. La main de Victor effleure sa joue avec douceur, elle glisse, aérienne et vient repousser une mèche de cheveux derrière l'oreille gauche de Luc.

— Là, c'est mieux. Dan ne pouvait pas vous voir.

Victor se recule.

— Alors, Luc. Qu'est-ce qui vous arrive ?

Un cliquetis de talon leur parvient de l'escalier, et une jeune femme entre à son tour en courant. *Sonia*. Jean et pull moulants, cheveux blonds noués en chignon, yeux intenses, mais de là où il est, Luc ne distingue pas leur couleur. *Noisette*. Elle le dévisage tandis qu'une succession d'émotions agite ses traits. Inquiétude, soulagement, choc, compassion, affolement et autre chose de plus subtil, intermittent, qui ressemble à la fascination des phalènes pour les lampes, qui la stoppe net au milieu de la pièce. Victor émet un chuintement agacé, Dan suit la scène.

— Oh, Luc.

C'est comme si les mots lui avaient échappé, on y discerne une touche de désapprobation.

— Vous portez des escarpins.

Elle baisse les yeux et rit. Un son léger, à peine un rire, mais qui donne à Luc l'impression de retrouver une amie. Quand elle le regarde à nouveau, son rire s'éteint.

— Luc, vous n'êtes pas obligé...

Obligé de quoi, de vivre, de sauter, de souffrir, d'être ce que je suis ?

— Je n'y arrive plus.

— Il faut vous faire aider, pensez à votre famille, à vos amis. Il y a d'autres solutions.

— Lesquelles ? Je ne les trouve pas.

Elle s'adresse à Victor, effrayée :

— Mais dis quelque chose toi.

— Je m'en occupais, juste avant ton entrée spectaculaire. On ne t'attendait pas...

— Tu as appelé ?

— Quoi ?

— Est-ce que tu as prévenu les pompiers, les flics, les secours, je ne sais pas moi. Tu m'as dit que tu t'en chargeais.

— C'est ce que je suis en train de faire, précisément.

— Tu n'as appelé personne ?

Un mélange d'incrédulité et de rage. Elle répète :

— Tu n'as appelé personne ?

Luc s'interpose :

— J'aime autant. On est assez nombreux.

— Ah, tu vois !

Victor a un sourire suffisant. Sonia ne décolère pas.

— Tu es une ordure.

— Dan, tu couperas au montage. Sonia, on règlera ça plus tard, tu choisis mal ton moment. Tu crois que Luc a besoin de l'armée dans son salon. C'est notre boulot de décider à sa place ? Tu crois qu'un type qui est prêt à se pendre n'a pas réfléchi à la situation, qu'il n'est pas en mesure de penser par lui-même ? Donc toi, Sonia, tu veux t'ingérer dans la vie de Luc – que tu ne connais pas –, tu prétends lui dicter son avenir et sa conduite. Alors vas-y, tu lui proposes quoi comme solution ?

Muette, Sonia secoue la tête, les yeux brillants. Victor reprend :

— Ben voyons. Les bonnes vieilles larmes, comme c'est facile. Vous Luc, vous auriez besoin de quoi ?

La question le paralyse. C'est comme s'il se retrouvait dans un caisson, incapable d'atteindre ses émotions dissoutes, présent sans y être. La machine tourne à vide, il y a juste cette peur qui se manifeste, qui vient lui tor dre l'estomac. Son ventre gronde, ce bruit l'embarrasse. Ils attendent tous sa réponse, et la seule qu'il puisse donner, c'est celle-là, une manifestation obscène de ses tripes. Alors il lâche :

— Je ne sais pas.

Et cet aveu lui coûte. Il est incapable d'expliquer la glu dans laquelle il est pris, comment plus il se débat, pire c'est. Le lâcher-prise, la confiance, il n'y arrive pas. On lui a dit que c'était le chemin, et lui, il ne le trouve pas. On lui a dit aussi de maîtriser ses pulsions, de se tenir comme un homme, de ne pas chialer comme une gonzesse, de se bouger le cul.

Mais il n'y arrive pas davantage. Il ne sait plus où il a lu cette expression – bon à rien, mauvais en tout – c'est tout à fait lui. Et il en a honte. Honte. Comme maintenant, à cet instant précis où il ne trouve pas les arguments pour se justifier, où en voyant le regard de Sonia se défilé, une terreur l'envahit et le secoue. Il ne veut pas pleurer devant elle, avoir de crise sous l'œil de la caméra, il voudrait les voir disparaître, que rien de cette journée ne soit réel. Il arrive juste à souffler :

— Laissez-moi.

— Tu vois Sonia, personne ne sait quoi dire, personne ne sait quoi faire. Mais moi, je suis certain d'une chose, ce n'est pas toi qui devras affronter le regard des autres – cette famille et ces amis auxquels tu te raccroches –, ce n'est pas toi qui devras jouer à *Qui je suis* avec un psy et, pour finir, ce n'est toujours pas toi qui refermeras la porte de cet appartement ou d'une chambre d'hôpital pour te dépa-touiller seule. Pas vrai Sonia ?

— Je voulais juste l'aider...

— Eh bien alors, dis-nous à quoi tu t'engages ? Tu vas lui tenir la main, rester le temps qu'il faudra, tu seras là pour la prochaine crise ? Hein, Sonia, dis-lui à Luc, dis-lui où tu seras ces prochaines semaines ! Et dans un an, à la même date, il pourra toujours compter sur toi, Sonia ?

Elle éclate en sanglots, tandis que Victor secoue la tête en pinçant les lèvres. Il marmonne un truc du genre *putain de nanas*. Sonia esquisse un geste d'impuissance et de désolation en direction de Luc, avant de se détourner pour lui dérober son visage. Au bout de quelques secondes, elle redresse la tête, renifle, vacille, puis franchit les quelques pas qui la séparent de la porte, file sans se retourner et tout de suite, le cliquetis dans l'escalier s'éloigne aussi vite qu'il était venu.

Dan filme la pièce vide un long moment. Une sorte de stupeur molle s'est glissée entre les trois hommes. Victor et Dan se retournent ensemble vers Luc, dans un accord parfait. Lui ne cesse de guetter. Son esprit cogne contre la porte, pitoyable, incrédule devant le calme hébété qui monte de la cage d'escalier.

— Alors ? lui demande Victor avec une moue. C'est quoi le programme, maintenant ?